un témoignage de sympathie pour la France qui prouve combien les deux nations sont aujourd'hui voisines de cœur. Nous nous retrouvons le soir sur le bord de la mer, avec l'amiral D*** qui nous parle de la guerre et des larmes qu'il a versées, « comme un enfant », en apprenant la reddition de Metz. « Ah! ces Français, » ajoute-t-il, « qu'ils sont vivants et alertes! En Crimée, deux heures après le débarquement, je les vois encore, installés comme chez eux, fumant leur petite pipe devant leur tente, et nous regardant... » Et le souvenir du danger commun, du sang versé côte à côte sur les champs de bataille d'Orient, saisit le dur marin qui nous serre les mains avec attendrissement. Au risque de me faire traiter de « chauvin » par les désabusés du patriotisme, j'avoue que cette poignée de main et le sentiment qui la commandait m'ont fait un plaisir délicieux. Ceux qui ont vécu à l'étranger depuis la guerre, ne fût-ce qu'une semaine, me comprendront.

V

Shanklin, 30 août 1880.

Sur tous les murs, des affiches annoncent une journée de fête au profit du *Cricket-club* de la ville. Durant l'après-midi, *match* public entre les champions du club de Shanklin et ceux d'une société de Londres, venus exprès. Le soir, à l'*Institute* — sorte de bâtisse à toutes fins qui tient

du théâtre et du temple, — représentation, par une troupe d'amateurs, d'une comédie célèbre de Tom Taylor : *Still waters run deep*. C'est notre proverbe français : Il n'est pire eau que l'eau qui dort. Tout en marchant le long d'un sentier bordé de haies fleuries, nos amis nous content que la moindre petite cité de province a ainsi son *Cricket-club*, dont même les dames font partie, en leur qualité de joueuses de tennis. Durant la saison, il y a réunion du club chaque semaine. On joue, on cause, et une des dames offre le thé aux acteurs comme aux spectateurs du tournoi. Le club possède un terrain soigneusement entretenu. A Shanklin, c'est une pelouse sur une hauteur. L'encadrement est composé de prairies fraîches et de collines boisées. Une corde entoure un espace carré dans lequel sont les joueurs. Ils ont le costume blanc, les sandales, la toque de rigueur. Quelques-uns portent sur les tibias une cnémide fabriquée en lamelles de bois, et à l'épreuve de la balle. Ils vont, ils viennent, lancent cette balle, la rejettent avec un flegme qui dément, en apparence, l'intérêt passionné qu'excite le résultat de la lutte. Il semble, à qui ne connaît point les arcanes du jeu de cricket, que ce soient là des préparatifs de la partie et non la partie même. Parfois un coup très adroit est salué par les applaudissements des spectateurs. Ceux-ci se tiennent dans un rond-point ménagé en dehors de la corde, qui constitue comme un salon en pleine campagne. Les dames s'asseoient sur des pliants, les hommes sur des bancs. C'est

un joli contraste que celui des toilettes de l'un et de l'autre sexe. Les dames sont mises comme pour une visite, en chapeaux, en gants, en robe parée. Beaucoup d'hommes sont en costume de jeu, même s'ils ne doivent pas prendre part à la partie. Il y a là d'incroyables audaces de vareuses et de casquettes. Des raies jaunes ou rouges, violettes ou vertes, bariolent les étoffes. Des enfants, chaussés de bas de soie noire à coins bleus ou oranges, en souliers découverts, charmants de grâce agile avec leurs cheveux d'or roussâtre, courent parmi les groupes. Un orchestre de musiciens, en costume bourgeois, attaque de temps à autre avec force notes fausses, un air d'opérette française, et sur cette assemblée pétille un joli soleil d'après-midi, ici incendiant une étoffe déjà d'une couleur trop chaude, là ravivant encore les teints déjà presque vifs, ailleurs luisant sur la verdure épaisse des feuillages et des gazons; puis, très au loin, une buée de vapeur estompe le contour de la colline plus sombre. N'est-ce pas un tableau tout posé pour le pinceau d'un Nittis? Tableau bien anglais par les plus menus de ses détails; car où trouver ailleurs cet horizon de jardins confortables? où cette scène de vie au grand air? où ces toilettes d'un goût singulier? où ces hommes du monde athlétiques? où, dans une réunion élégante de ville d'eaux, cette absence évidente de demi-mondaines en quête de galanterie?

... Le soir, à l'*Institute*, même caractère bien anglais de la salle, de la pièce et des acteurs. La salle d'abord. Strictement nue et terminée par une mince estrade volante, elle peut servir au prêche comme au bal, à la conférence comme à la comédie. Elle est « à tout faire », comme nos bonnes des petites affiches et les *general servants* des annonces du *Times*. Pour ce soir-ci, elle est garnie de chaises, et d'irréprochables jeunes gens, le bouquet de fleurs à la boutonnière, conduisent aux places numérotées les jeunes filles ou les mères. C'est un coup d'œil amusant pour la jumelle d'un chroniqueur français, habitué à nos premières, que cette quantité de coiffures britanniques. Les têtes sont nues. La longue tresse blonde unique retombe sur des épaules qui s'enfoncent dans une robe toujours montante. Des regards sans coquetterie se posent franchement sur le regard qu'ils interrogent. Les rires découvrent des dents souvent trop longues. Le poète Baudelaire eût aimé la grâce parfois un peu macabre de ce rire qui laisse deviner la tête de mort sous la figure vivante. D'autres fois, c'est au contraire un de ces visages, roses de santé, que Tennyson définit dans son poème de *Maud* d'une épithète intraduisible : *babe-faced*. A côté de ces jeunes filles qui bavardent et des femmes plus âgées qui les accompagnent, les teints très rouges des hommes éclatent davantage, éveillés qu'ils sont par la clarté du plastron et par la couleur noire du frac. Le tempérament sanguin de la race anglo-saxonne est inscrit ici sur chaque

physionomie, comme la moralité puritaine dans les phrases de la comédie que vient d'annoncer un coup de cloche.

L'auteur était critique au *Times*. Mieux que personne donc il connaissait le goût anglais. Il savait le théâtre par la théorie et par la pratique. Il a écrit plusieurs drames d'histoire qui eurent peu de succès; mais ses comédies sont estimées, et, parmi elles, *Still waters*... tient le premier rang. La pièce passe pour originale, n'étant pas adaptée du français. Il ne sera pas sans intérêt d'en suivre la fabulation, scène par scène. John Mildmay, marié depuis un an, habite avec son beau-père, M. Potter, une ganache, et avec la tante de sa femme, Mrs. Sternhold, une femme supérieure et romanesque, accoutumée à tout commander dans la maison. Entre cette tante dédaigneuse et ce beau-père peu délicat, le pauvre John, d'humeur modeste, de ton tranquille, fait assez piteuse figure, et Mrs. Mildmay arrive à l'estimer à peu près comme un meuble pas trop encombrant, mais inutile, tant et tant qu'elle écoute les déclarations d'un aventurier, qui se fait appeler le capitaine Hawksley. Ce traître, — car c'est lui le traître de ce proverbe-mélodrame, — a déjà été l'amant de la tante. Il a monté une entreprise de bateaux électriques, et décide M. Potter à y placer la dot de sa fille. Bref, il rafle tout, l'heureux capitaine : banknotes et cœurs. Mais il a compté sans les portes entr'ouvertes. Il propose un rendez-vous à la jeune femme. La jalouse tante, cachée derrière le battant de la

porte, écoute et vient à la place de sa nièce. Tandis que l'officier se débat avec cette amante irritée, John Mildmay, caché, lui, derrière le battant d'une seconde porte, écoute et apprend à la fois les désordres de Mrs. Sternhold et les imprudences de Mrs. Mildmay. On entre. On sort. La scène reste vide. Ces procédés, de facture enfantine, choqueraient sur une de nos scènes, la plus petite... Ici, l'intérêt tout moral empêche qu'on ne remarque la faiblesse des moyens dramatiques. L'honnête John Mildmay triomphera-t-il du criminel Hawksley? La grande affaire est là, et non ailleurs.

Et il en triomphe... John a rencontré jadis Hawksley dans une maison de commerce. En ces temps-là, le fringant capitaine s'appelait Burgess et tenait les livres. En ces temps-là aussi, l'honorable capitaine a minuté une fausse traite, et John vient de recevoir cette nuit même les preuves du faux. Ne les ayant pas, il patientait depuis un an, quoiqu'il eût reconnu Hawksley dès le premier jour. Voilà donc que l'honnête homme frappe à la porte du coquin, et, dans une scène assez finement menée au commencement, il laisse ce dernier se moquer de lui, de sa douceur, de sa bonhomie, jusqu'au moment où, de ce même air bonhomme et si doux, il lui met sous le nez les preuves de son crime. Une lutte s'engage à coups de poing. John est le plus fort, et le coquin doit rendre l'argent que le beau-père lui a confié, sans compter treize lettres de la tante qui doivent être *improper* au premier chef, si l'on en juge par la terreur de la

bonne dame à la seule mention de leur existence.

On devine le troisième acte. C'est comme dans les fables d'Esope : ce récit démontre que... Premier sermon de John Mildmay à Mrs. Sternhold en lui rendant les lettres. Second sermon du même à Mrs. Mildmay en lui pardonnant. Troisième sermon du même au capitaine Hawksley, qui a l'audace de reparaître et d'insulter son ennemi en public pour le forcer à se battre. John propose un duel à trois pas avec un seul pistolet chargé. Hawksley refuse. Un détective, invité par John et présenté comme un ami, met les menottes au gredin. Ce dernier ne se doutait pas que John lui avait remis toutes les preuves de son faux, moins une. Le commissaire l'emporte sur Polichinelle. La tante et la femme proclament John Mildmay maître chez lui, sur quoi le beau-père, qui a traversé l'intrigue sans comprendre un seul moment le dessous des cartes, s'écrie que « tout ce qui brille n'est pas or », demande pardon à son gendre sans savoir pourquoi, et modestement John répond : «*Still waters run deep.*» — Il ajouterait : *Amen*, que nous n'en serions pas trop surpris.

J'ai écrit le mot d'intérêt moral. C'est qu'en effet cette pièce, composée avec une telle naïveté de combinaisons, présente au spectateur anglais le tableau qui le passionne le plus, celui de la lutte pour le *home*. Les motifs qui poussent John Mildmay sont tout domestiques, et cela suffit pour qu'il ne demeure indifférent à aucun de ceux qui le regardent combattre pour la domination de sa table de famille. Puis les acteurs jouaient avec verve. Surtout les rôles comiques étaient bien tenus. Le beau-père, par exemple, était parfait de drôlerie, de précipitation imbécile, de maladresse importante. Il m'a rappelé beaucoup les ganaches des bouffonneries des Hanlon lees, ces clowns incomparables qui eurent à Paris un succès de révélation vers 1878. Il me semble que le comique anglais est surtout constitué par une exagération de l'activité physique, tandis que le comique français, même celui du Palais-Royal, réside surtout dans des allusions à des traits de caractère. L'Anglais sérieux, réservé, mais affairé, mais emporté par une fièvre de mouvement, remarque beaucoup la difformité visible produite par ce mouvement même. Le Français, causeur, très sociable et par suite sensible à l'excès aux piqûres de l'amour-propre que la société exaspère, remarque beaucoup l'avortement des prétentions, ce produit naturel de l'extrême sociabilité. La parodie anglaise est celle d'une gare ou d'une usine. La parodie française est celle d'un salon. Voilà pourquoi le pugilat, les coups de pied par derrière, les gifles retentissantes font partie du programme d'une farce anglaise, tandis que ces débordements de vie animale sont soigneusement mis en dehors des farces françaises. Et sur ces réflexions, un peu bien philosophiques, et peut-être d'une généralisation

sation précipitée, il faut quitter l'*Institute* qui éteint ses becs de gaz et suivre la foule qui se disperse à travers la petite ville endormie. — Demain il faudra quitter l'île charmante, après lui avoir donné seulement ce que les Italiens appellent une « occhiata. » Mais j'en aurai emporté, moi, le besoin de revenir dans cette Angleterre si hospitalière — de quoi comprendre mieux quelques vers de Tennyson, quelques pages de Dickens et d'Eliot, — de quoi aussi avoir, devant les yeux, aux heures tristes, d'adorables visions de paysages, des pelouses si tendrement vertes, une mer si froidement bleue, un ciel si finement gris.

II

EN IRLANDE ET EN ÉCOSSE

I

Duras (comté de Galway), juillet 1881.

Le domaine écarté d'où je date ces quelques notes, — les premières d'un voyage en Irlande que les loisirs de l'été me permettent d'entreprendre, — est situé sur les bords d'une anse, repli elle-même de la vaste baie de Galway que ferme le brise-lames des îles d'Aran chantées par Moore. La route qui conduit ici n'est ni très longue, ni mal commode. Le voyageur, parti de Paris le matin, arrive à Londres le soir. Il prend aussitôt un train qui le mène à Holyhead, puis un paquebot qui le porte à Dublin. Le tout demande vingt-quatre heures. Six heures de chemin de fer de nouveau et deux heures de *car*, et voici qu'à trente-six heures seulement de Paris c'est un autre univers, aussi lointain que l'Afrique, aussi particulier, pas beaucoup plus visité par les touristes qui